

Aveuglé.es comme des hérissons sous les phares des voitures, certain.es soignant.es en psychiatrie avancent à tâtons entre compromis et compromissions, listes d'attente et contention - quand ils ne se font pas écraser sur la route. Le livre de Mathieu et Loriane Bellahsen et Rachel Knaebel<sup>1</sup> est là pour nous déciller. Il offre une analyse précise et documentée sur l'évolution des conditions d'accueil (autant que des conditions de travail) en psychiatrie depuis « le tournant de la rigueur » de 1983 et tient dans le même mouvement une description aussi vivante qu'exhaustive des mouvements de révoltes qui secouent les hôpitaux depuis deux ans.

On connaissait par ailleurs la fourberie sémantique du « coût du travail », qui présente la vente de la force et de l'imagination des personnes qui travaillent non pas comme la source même de la plus-value recherchée, mais tout au contraire comme un poids supporté par des sortes de mécènes qui « donneraient » du travail ! L'expression « coût du travail » enfume du même coup les gains qu'il engendre ainsi que leur répartition **et** le sacrifice du temps, de la force, parfois de la vie de ceux qui l'effectuent. Un tour de passe-passe parfaitement efficace.

Ce livre analyse pour sa part le tour de passe-passe de ce qu'on appelle les « coûts » de la santé mentale. Parler en termes de « coût » du service public de soins les présente comme une charité pesante, à réduire autant que faire se peut, occultant du même mouvement les bénéfices et dividendes très importants qu'ils génèrent dans l'industrie privée. Nous ne pourrons plus rien ignorer de la marchandisation du vivant au profit des laboratoires pharmaceutiques, des grands groupes d'hospitalisation privés, organisée par des psychiatres et des technocrates hors-sol. Tous les détails sont là, on ne pourra pas dire qu'on ne savait pas, qu'on était juste offusqué.es par les « mauvaises pratiques » de maltraitance ou de contention, nécessitant des formations pour le petit personnel. Les psychiatres désertent les services hospitaliers pour se ranger en ordre de bataille « en ville », accueillant des patient.es qu'ils choisissent parmi les populations en « burn out » ou « précoces » en Secteur 2, vingt minutes tous les quinze jours. On transformera le service public en plateformes de bilans et d'orientations, on fera des rapports adressés aux professionnel.les en libéral : psychiatres, psychologues et paramédicaux. On donnera aux patient.es une allocation en fonction de leur handicap pour franchir tant bien que mal ce parcours d'obstacles. Dans le projet de « santé mentale », les soignant.es sont remplaçables et les patient.es évaluables, et parfois jetables. Nous pourrons toujours, patient.es autant que soignant.es, télécharger des applications d'évaluation et de surveillance de nos humeurs et de notre conduite pour « gérer notre stress ». Ce sera moins grave, sans doute, que de se heurter à des Centres Médico-Psychologiques « qui ne prennent plus de nouveaux et nouvelles patient.es » ou au manque crucial de lits dans les services de soins et de places dans les hôpitaux de jour. Servi.es à domicile par des robots.

---

<sup>1</sup> 2020, La Découverte.

La pulsion scopique des nouveaux psychiatres les fixe sur les appareils à scruter les cerveaux, oubliant du même coup la personne qui leur fait face. Surpris du peu d'efficacité de leurs techniques de « remédiations cognitives » et « psychoéducations » connectées, sur les tendances suicidaires ou les catastrophes schizophréniques, ils oublient que « « Le délire ne parle qu'à celui qui l'écoute », comme disait une pancarte de l'association Humapsy à la Mad Pride de 2014 »<sup>2</sup>.

Les auteur.es ne se contentent pas de décrire minutieusement la « catastrophe gestionnaire » : ils prennent en compte les patient.es, les soignant.es disparu.es des descriptions technocratiques mais qui vivent (en vrai) plus ou moins ensemble, de gré ou de force, dans les services de soins. La vigueur de leurs inventions communes, de leurs luttes, de leurs inventivités multiples est bien là. N'oublions pas que la première occupation de ronds-points endossée de gilets jaunes a eu lieu sur le devenu fameux « Rond-point des Vaches » devant l'hôpital psychiatrique du Rouvray à Rouen ; en compagnie parfois de leurs collègues en lutte d'Amiens, de Caen, de Paris, des « Perché.es du Havre », ou simplement du personnel des EHPAD tous proches.

Des luttes précaires, des inventions vulnérables, exceptionnelles mais insistantes... La place hégémonique de l'esprit humain réduit à un cerveau solitaire en photo est en passe d'être déboulonnée, place à l'imagination des soignant.es autant que des (im)patient.es et de leurs familles.

« La moitié de l'humanité court se mesurer ou se faire mesurer. Que fait l'autre ? »<sup>3</sup>, nous demandait Hélène Chaigneau dans les années 90. « Elle occupe les ronds-points » pourrions-nous lui répondre aujourd'hui. Et elle écrit des livres, encore faut-il les lire. Attentivement. Pour ne pas laisser le monopole de la réflexion de santé publique aux seul.es technocrates.

Lise Gagnard, novembre 2020.

---

<sup>2</sup> P. 176.

<sup>3</sup> Présentation du séminaire hospitalier à Maison Blanche « Sans rien faire » d'Hélène Chaigneau. Les travaux issus de ce séminaire restent à rassembler.